

Amina, ta liberté, c'est aussi

Pourquoi croyez-vous que des femmes arabes ont récemment exhibé leurs seins nus sur les réseaux sociaux ? Pourquoi ont-elles volontairement provoqué une onde de choc dans le monde arabe ? Pourquoi croyez-vous que leur sexualité est l'affaire de tous ? Pourquoi croyez-vous ?

Dernièrement, lors d'une interview télévisée, une journaliste québécoise m'interrogeait sur mon cheminement pour essayer de cerner le sens qu'avait pris pour moi le mot liberté alors que je venais de quitter l'Algérie pour la France en août 1994 puis pour le Québec, trois ans plus tard. Alors, la liberté, comment se décline-t-elle ? «Marcher librement dans la rue», ai-je répondu spontanément. «Mais encore ?», me demandait la jeune et ravissante blonde tout en me scrutant de ses petits yeux verts. Face à la banalité de mon propos, je sentais le désarroi gagner la voix de mon interlocutrice. «Quelle broutille !», devait-elle marmotter en son for intérieur. A 20 ans, bien que j'ai étudié la physique quantique à l'université d'Oran et jonglé avec les équations différentielles, je ne rêvais ni de danser entre les étoiles ni même de valser dans la soupe atmosphérique. Rien ne m'aurait rendu aussi heureuse que la possibilité d'humer une bouffée d'air sur une terrasse, seule. Seule, sans tutelle, sans un homme.

Ce bouclier que j'avais taillé sur mesure pour repousser les regards inquisiteurs des autres hommes qui me ramenaient constamment à ma condition de boule glandulaire. C'est d'ailleurs sous les regards enflammés de libidos débordantes alors que la volupté de la mer sculptait mon corps juvénile que j'ai vu poindre deux cerises rebelles dont je me fichais complètement. Ce n'est pas pour autant que j'avais renoncé au doux plaisir du prélassement sous les palmiers. Oran avec ses boulevards, son théâtre rococo, ses cascades de bougainvilliers et son front de mer suggérait la nudité et l'abandon de soi. Le soleil y était suffisamment doux mais jamais trop chaud et les étés longs et langoureux.

Les poètes, ma lucarne sur le monde

Par moment, il m'arrivait de délaisser mon «protecteur» et de n'en faire qu'à ma tête, me glissant entre les tables d'une terrasse, seule. Les remarques désobligeantes de quelques badauds, leurs regards insistants, leurs crachats, les petits cailloux qu'ils me lançaient à la sauvette à quelques rares occasions me donnaient une frousse terrible et les mains baladeuses de quelques salopards me faisaient regretter la légèreté de mon geste.

A chaque fois, je me promettais de ne plus tenter le diable, et à chaque fois je recommençais. Il arrivait aussi que ces désagréments soient mis en veilleuse par les commentaires galants de quelques passants raffinés. A vrai dire, j'aurais souhaité être transparente, invisible. Clouée à ma chaise, j'étais tel un chat sauvage, en alerte permanente d'un éventuel assaut, somme toute prête à parer à n'importe quelle éventualité. Mais sur le coup, je faisais semblant que rien ne m'atteignait. Je restais imperturbable. Digne. Était-ce ma façon de briser l'étouffement dans lequel on voulait confiner mon corps ? Certainement. Bien entendu, rien de tout cela ne se faisait sans souffrance. Ma démarche restait purement naïve et individuelle dénuée de

toute portée idéologique ou politique. En d'autres mots, il ne me serait jamais venu à l'esprit d'organiser un mouvement collectif contre le harcèlement sexuel que nous étions pourtant nombreuses à subir ni même à soulever cette question au sein du parti politique de gauche dans lequel je militais à l'époque. Les libertés individuelles n'étaient pas de notre ressort. Nous étions trop préoccupés à «bâtir le pays», à redonner la dignité aux travailleurs et à chanter les louanges du socialisme. Aujourd'hui encore, je m'étonne que nous n'ayons pas su capter cette révolte sourde qui grondait en chaque femme.

Qu'ajouter d'autre sinon la fracture entre mon corps rabougri, chancelant, incertain et ma tête au cœur de l'universel refusant de courber l'échine. Avant de jouir pleinement de la liberté de mon corps, je me suis mise en bouche des pages entières de la poésie d'Eluard, de Neruda, de Hikmet et de Darwich. Leurs mots acidulés, d'une tendresse désespérée, m'ont apaisée. En égrenant leurs vers, je me rapprochais de l'éclaircie jubilatoire. C'est peu dire que les poètes m'ont sauvée. Ils étaient ma lucarne sur le monde, ma fantaisie, mon ballon d'oxygène d'une légèreté lunaire, mon caviar et mon prélude à la liberté.

Des femmes aux joues roses de désir et de colère

Quoi ? Je n'allais tout de même pas «céder» la rue aux hommes sans opposer de résistance ? Plutôt mourir que la leur offrir sur un plateau d'argent. Moi aussi j'y avais droit ! D'autres s'étaient battues pour mon émancipation. En particulier, des femmes aux joues roses de désir et de colère. D'ailleurs, mon prénom me renvoyait à leurs sacrifices et cela suffisait à forger encore un peu plus ma détermination.

La bravoure de ces femmes, qui n'avaient pour la plupart même pas vingt ans et dont les récits grouillaient dans ma tête, engagées pour la liberté de tous et condamnées à mort pendant la guerre de Libération nationale, me rendait fière et forte. D'autres battantes me fascinaient déjà. Clara Zetkin, Rosa Luxembourg, Simone de Beauvoir, Huda-Sharawi (1879-1947) — vous savez, l'Égyptienne qui a mené dès les années 1920 un combat pour l'égalité des sexes, le droit à l'éducation, le dévoilement des femmes, l'accès à la culture, la condamnation du mariage précoce et la limitation de la polygamie. À bien y regarder, sommes-nous si loin de son époque ? Puis, vous ne vous imaginez tout de même pas que j'allais bondir de mon lit, le matin, pour me téléporter vers l'amphithéâtre de l'université sans que l'un de mes orteils n'effleure la rue ? Si pour moi l'éducation allait de soi avec l'indépendance financière, l'émancipation sexuelle et la liberté individuelle, d'autres ne la voyaient pas du tout du même œil. Et ils étaient nombreux dans l'Algérie post-indépendante où l'islam est religion d'Etat à s'étouffer juste à l'évocation de ce parfum de liberté au féminin.

Dans l'enthousiasme, qui a suivi l'avènement du multipartisme en 1989, la voix de Ali Benhadj, le numéro 2 du Front islamique du salut (FIS), a retenti soudainement comme un éclat de tonnerre nous rappelant la responsabilité ultime de notre existence : «Le lieu naturel de la femme est le foyer, affirmait-il dans une interview au quotidien *Horizons*. La femme n'est pas une reproductrice de biens matériels mais reproduit cette chose essentielle qu'est le musulman.»

Voilà qui avait le mérite de la clarté ! Lorsqu'il m'arrive de me remémorer cette fameuse déclaration, plus de vingt ans plus tard, je repense surtout au sort des femmes iraniennes dont le FIS se serait certainement inspiré s'il avait réussi à se hisser au pouvoir en 1991. Les victoires électorales des islamistes en Égypte et en Tunisie me plongent dans ce même état de choc. Car une chose est sûre, les islamistes — qu'ils soient Frères, salafistes ou quelque part entre les deux — rêvent de faire reculer de 14 siècles les aiguilles du temps. Par ailleurs, les forces conservatrices — franchement pas modernistes et pas tout à fait islamistes — espèrent toujours nous tenir en laisse. Reste à définir sa longueur dépendamment de la conjoncture politique. Du côté des démocrates, à quelques exceptions près, les ruptures historiques sont difficiles à assumer et les hésitations encore nombreuses. On sent bien leur agacement face aux problématiques relatives à la religion, aux corps des femmes et à leur sexualité.

Devenir si absolument libre

Cette tiédeur, nous la mesurons alors que Amina Tyler, une Tunisienne de 19 ans, et avant elle, Alia Magda Ehmahdy, une Égyptienne de 22 ans, ont fait de leur corps l'objet même de leur contestation en exhibant leur nudité (partielle ou intégrale). «Mon corps m'appartient, il n'est l'honneur de personne», a écrit Amina qui a posté sa photo seins nus sur sa page Facebook à la mi-mars. Le calvaire ne s'est pas fait attendre. Battue par son cousin et séquestrée par sa propre famille qui la dope de médicaments, sa vie a basculé tout comme celle d'Alia Magda Ehmahdy qui a dû quitter son Égypte natal pour se réfugier dans un petit village de Suède. Il ne fait aucun doute que les clichés des deux rebelles arabes venant grossir les rangs de l'audacieux mouvement féministe Femen initié par une poignée d'Ukrainiennes ont dû faire saliver beaucoup d'hommes, ceux là-mêmes qui rêvent, depuis des lustres, de mettre à leurs semblables une muselière, de les embastiller ou de les clouer au pilori.

Qu'y a-t-il de si honteux à s'approprier son corps ? Qu'y a-t-il de si désastreux à consacrer la réalité charnelle de son être ? Que vaut la vie sans la possibilité d'exprimer sa propre existence et d'affirmer son moi ? En choisissant la nudité comme moyen de résistance, les deux rebelles arabes incarnent un Camus au féminin et portent sa parole au cœur d'une actualité brûlante. «Le seul moyen d'affronter un monde sans liberté, écrivait-il, est de devenir si absolument libre qu'on fasse de sa propre existence un acte de révolte.» En choisissant de faire de leur corps le lieu de leur résistance, Amina et Alia ne se sont pas trompées. Pourquoi ?

Parce que, dans le monde où elles vivent, le corps de la femme sent toujours le soufre, et il n'est jamais vraiment le sien. C'est un corps pour l'homme qu'elle partage par la suite avec sa progéniture. D'ailleurs, l'injonction de la virginité n'a pas pris une ride. Pour aspirer au mariage, on exige d'elles qu'elles observent une abstinence sexuelle complète et refoulent tous ces sentiments et toutes ces sensations qui font la femme : le désir, la jouissance et l'amour. Le retour à l'envoyeur d'une «marchandise gâtée» demeure toujours une option (et même en France !).

Cette dépossession est une violence qui, d'abord confinée dans l'espace inti-

Par Djemila Benhabib

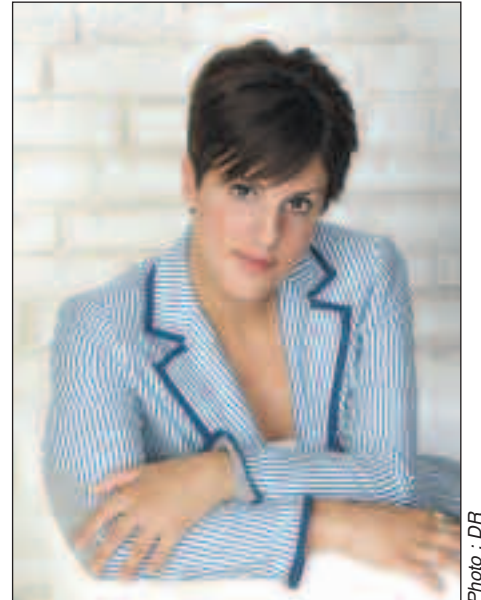


Photo : DR

me, se déplace petit à petit dans l'espace public. En ce sens, la négation du sujet sexuel se traduit par la négation du sujet citoyen. Se réapproprier son corps, l'assumer, l'exhiber dans de telles circonstances c'est cheminer vers la liberté. Cette liberté, c'est celle qui pousse l'histoire vers l'avant, qui l'autorise au lieu de la figer dans la tradition ou dans le dogme religieux.

En faisant de la sexualité des femmes l'affaire de tous, ceux qui s'entichent de pureté et d'abstinence fusionnent la sphère privée et la sphère publique. Or, le détachement de l'une et de l'autre est l'un des fondements de la modernité. Il rend possible l'exercice démocratique et garantit le respect des libertés individuelles. Qui tire parti d'une police qui régleme la sexualité des femmes si ce ne sont les zéloteurs de la morale ?

Le sexe est une affaire politique, la fornication un acte de dissidence, la sexualité une fixation qui occupe tous les esprits. La sexualité des femmes est l'affaire de tous, son contrôle relève de la pathologie collective ; les agressions contre des femmes non voilées en plein centre-ville de Tunis par des agents des forces de l'ordre nouvellement recrutés, le viol des femmes à la place Tahrir ou l'imposition des certificats de virginité aux révolutionnaires égyptiennes par des militaires en perte de vitesse n'en sont que quelques tristes illustrations parmi tant d'autres. En insinuant un doute sur la prétendue «légèreté» de leur tenue vestimentaire ou de leur conduite, ces atteintes entraînent les femmes sur le terrain de la moralité. Cette mise en scène de la transgression par le corps de l'ordre moral est un appel délibéré à la vindicte populaire. Les femmes jugées immorales se trouvent doublement condamnées : par l'Etat, qui cesse de les protéger, et par la société, qui les conspue.

Les alcôves coraniques sous clé

Mais que l'on ne s'y trompe pas. Amina et Alia sont aussi le produit de leurs sociétés où la jeunesse étouffe et explose. Des sociétés qui ne sont pas à une contradiction près, puisqu'elles portent en elles deux mouvements contradictoires. D'une part, celui pour l'émancipation des femmes qui est bien réel, né avec les indépendances, qui travaille à changer les sociétés en profondeur et, d'autre part, un autre mouvement qui tente à tout prix de maintenir la structure familiale patriarcale, base de la structure sociale traditionnelle, intacte.